

Mondes du Tourisme

13 | 2017 Tourisme et innovations

Jérôme SOUTY, Motel Brasil : une anthropologie des love hotels

Riveneuve éditions, 2015, 340 pages

Thomas Apchain



Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/tourisme/1420

DOI: 10.4000/tourisme.1420

ISSN: 2492-7503

Éditam

Éditions touristiques européennes

Référence électronique

Thomas Apchain, « Jérôme souty, *Motel Brasil : une anthropologie des love hotels », Mondes du Tourisme* [En ligne], 13 | 2017, mis en ligne le 30 décembre 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/tourisme/1420 ; DOI : https://doi.org/10.4000/tourisme.1420

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.



Mondes du tourisme est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jérôme SOUTY, Motel Brasil : une anthropologie des love hotels

Riveneuve éditions, 2015, 340 pages

Thomas Apchain

RÉFÉRENCE

Jérôme SOUTY, Motel Brasil : une anthropologie des love hotels, Riveneuve éditions, 2015, 340 pages

- L'ouvrage de Jérôme Souty, anthropologue français installé à Rio de Janeiro, conduit le lecteur à la découverte d'un lieu singulier et méconnu : le motel brésilien. Développés vers la fin des années 1960, les motels brésiliens se distinguent nettement, dès leur création, de leurs cousins américains en cela que, contrairement aux seconds que l'on associe surtout à une mythologie de la route et des grands espaces, ils sont, sans possible équivoque, des *love hotels*. Fréquentées depuis les années 1970 par les Brésiliens de tout âge et de toutes origines sociales, les suites de ces motels, auxquelles on accède depuis sa voiture, sont le lieu privilégié pour une sexualité qui s'exprime en toute discrétion. C'est une sexualité liminaire qui se pratique en ces lieux, parfois tarifée, souvent adultère mais qui, en tous les cas, comporte une dimension extra-ordinaire comme en témoigne l'idée, vendue par les promoteurs et consommée par les couples, d'y venir pimenter sa sexualité ou même d'y « tromper sa femme avec sa propre femme » (p. 126).
- Si Jérôme Souty parvient à convaincre de l'importance d'étudier le développement de ces motels, d'abord en indiquant l'ampleur du phénomène (le nombre de motels à travers le pays et leurs chiffres d'affaires contrastant alors radicalement avec le peu d'études s'y consacrant), c'est surtout grâce à la manière dont il présente le motel comme un lieu clef pour comprendre la société brésilienne dans son ensemble. C'est dans une filiation directe avec Gilberto Freyre que Jérôme Souty situe son travail, le choix du père de l'anthropologie brésilienne d'étudier l'histoire esclavagiste du Brésil à

travers l'espace de vie des maîtres et des esclaves (la casa grande et la senzala) étant ici transposé au motel. Cette fois, il s'agit d'étudier, à partir du motel choisi comme « unité socio-architecturale » (p. 12), la société brésilienne contemporaine. À cheval entre anthropologie de la modernité, de la consommation, de la sexualité, de l'intime et du corps, l'ouvrage de Jérôme Souty nous permet une compréhension approfondie et originale de l'histoire récente et contemporaine de la société brésilienne (démocratisation, libération sexuelle, modernisation) entre changements et permanences. Du fait de l'objet de l'ouvrage, Jérôme Souty est contraint de rompre légèrement avec les méthodes traditionnelles de l'anthropologie et de recourir à des données de natures différentes (entretiens formels ou informels, films, publicités, presse, littérature, descriptions esthétiques et architecturales) qui s'ajoutent à un ensemble d'observations personnelles. C'est peut-être à propos de cette méthodologie particulière que l'on peut adresser à l'auteur notre principale critique, non pas qu'il y ait quelconque fragilité des données, qui forment un corpus tout à fait pertinent, mais par la place prépondérante qu'y tient Rio de Janeiro, ce qui, à un certain point de l'analyse, peut constituer un obstacle à la généralisation de certains arguments.

- L'un des défis majeurs endossé par l'ouvrage consiste donc à situer cette innovation socio-architecturale par rapport à la société brésilienne et sa modernisation. Comment qualifier le motel? De nombreuses caractéristiques du dispositif (l'accession au lieu sans l'intermédiaire de relations commerciales humaines, la logique fonctionnaliste industrielle, l'isolation) pourraient inciter à classer le motel dans la catégorie postmoderne du « non-lieu » développée notamment par Marc Augé. Mais cette hypothèse est rapidement écartée par Jérôme Souty. En effet, plutôt qu'un lieu qui se laisserait totalement définir par sa nature impersonnelle et anhistorique - idée que contredisent l'investissement émotionnel et la construction d'un imaginaire spécifique au motel en général ou à certains motels en particulier -, le motel se rapprocherait donc de ce que Michel Foucault nommait « hétérotopie », le pendant concret et localisé d'une utopie par définition imaginaire et non localisée. Mais l'analogie cesse de fonctionner quand se pose la question de savoir si, conformément à la définition de Foucault, le motel serait bel et bien une « utopie qui se serait réalisée ». En effet, le motel n'est ni le produit d'une volonté politique ou idéologique explicite ni le foyer à partir duquel auraient eu lieu des bouleversements sociaux. Davantage, il en est un reflet, un témoin qui donne une clef importante pour la compréhension de ces changements.
- Cette distinction est décisive pour la suite de l'analyse proposée par Jérôme Souty, dont l'un des intérêts principaux consiste sans doute à nous mettre en garde face à l'interprétation rapide et répandue qui ferait du motel, et de son extraordinaire popularité, le symbole d'une révolution sexuelle réussie ou d'une « commodification » du sexe sans égale dans d'autres pays (à l'exception significative du Japon, mentionnée par l'auteur). En effet, si du point de vue chronologique le motel brésilien correspond bien à une révolution économique (le motel est, jusque dans son étymologie, associée au développement de l'industrie automobile et il est, dans son usage, lié à l'expansion de la société de consommation) et à une révolution sexuelle, il ne saurait en être considéré ni comme un vecteur, ni comme un symbole. En réalité, Jérôme Souty retourne cette représentation du motel en affirmant que son succès n'est, non pas un marqueur d'une révolution sexuelle réussie, mais au contraire justifié par la pudeur. Ainsi, ce qui rend si populaire et si fréquente la pratique du motel, ce ne sont pas les succès de la révolution sexuelle mais bien ses échecs. Le motel, en effet, représente le

lieu où peut s'exprimer une sexualité d'ordinaire bridée par la morale religieuse, le contrôle familial, la rigueur des catégories de genre, etc. Jérôme Souty note d'ailleurs que si le motel est bien un espace liminaire dans lequel l'exercice de la sexualité peut incorporer une plus grande ambiguïté des rôles, il n'en est pas moins un espace dans lequel sont largement reproduites les inégalités de genre (à travers notamment la position de l'homme, qui est toujours l'instigateur de la pratique, qui règle toujours la note, etc.). En outre, si le Brésil s'affiche parfois comme le paradis de la liberté sexuelle, l'image peut être nuancée et contredite, comme le fait Jérôme Souty à travers le rappel du retard de la législation brésilienne sur les mœurs (contraception, avortement...) et de la permanence de la rigueur avec laquelle les interactions sexuelles restent conditionnées par des normes sociales et culturelles.

À travers son étude du motel, Jérôme Souty dresse donc un portait original de la société brésilienne et montre comme elle est travaillée par une opposition structurelle, entre un « imaginaire érotique national » (p. 312) et la réalité des pratiques, entre « les mœurs tels qu'elles s'affichent (...) et l'acceptation familiale, individuelle de ces mœurs » (p. 313). Dans cette perspective, les pratiques du motel sont comparées au culte du corps : l'affirmation d'un ethos de la sensualité brésilienne n'est ni un vecteur ni un symbole d'une liberté des mœurs mais, au contraire, un impératif qui pèse sur les corps de chacun (à coup de musculation, de stéroïdes et de chirurgie esthétique).